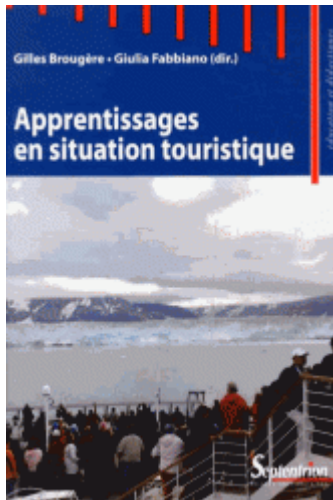


Apprentissages en situation touristique

Sous la direction de Gilles Brougère et Giulia Fabbiano
Presses Universitaires du Septentrion, 2014, 190 p.

Recension : Christian Verrier



L'introduction du livre annonce dans le détail des articles qui envisagent d'articuler la question de l'apprendre à celle de la mobilité – cette sorte de leitmotiv contemporain - et plus précisément du tourisme, en s'intéressant particulièrement aux apprentissages dits informels qui peuvent s'y produire.

Organisé en trois parties (Tourisme social et projets éducatifs ; Expériences et cadres d'apprentissage ; Tourisme et trajectoires personnelles), l'ouvrage suscite l'attention, ne serait-ce que du fait que le tourisme et ses effets d'apprentissage ne sont que très peu abordés en sciences de l'éducation. A lui seul, ce point doit encourager à la lecture du livre, même si on peut noter tout de même quelques publications, encore assez récentes, d'auteurs relevant des sciences de l'éducation, abordant la thématique éducation/voyage (par exemple *Le journal des Psychologues* de juin 2010 présentait un dossier « Voyager pour quoi faire » évoquant le voyage sous l'angle éducatif, avec des développements concernant l'interculturel, la connaissance de soi, l'autoformation, l'expérience intérieure, autant de thématiques incorporant nombre d'apprentissages informels).

Il est vrai que l'ouvrage choisit d'étudier principalement (mais pas uniquement) le lien d'apprentissages informels avec le tourisme, plutôt qu'avec le voyage. L'introduction survole en quelques lignes le tourisme en son acception générale, mais sans examiner des termes voisins souvent confondus, tels que « voyage » (organisé ou pas) ou « séjour » (les deux pouvant être inclus dans « tourisme » sans pour autant signifier exactement la même chose). Plusieurs siècles séparent l'apparition dans les dictionnaires de langue française des termes « voyage » (le plus ancien), et « tourisme » (beaucoup plus récent), mais les deux ont bien entendu affaire avec de l'apprentissage informel. Comme noté dans l'introduction par Gilles Brougère et Giulia Fabbiano, le tourisme est un domaine aux frontières parfois ambiguës, et si, certes, est évoqué le « Grand tour » de la noblesse anglaise dès le 17^e siècle, compte tenu de l'ambiguïté pointée, un développement historique aurait précisé la relation « tourisme/voyage/grand tour et apprentissages », étant donné que l'autre grand tour, celui des étudiants des universités du Moyen-Age (domaine pleinement enchâssé dans les apprentissages des disciplines, du monde et de soi, dans lesquels l'informel fourmillait cependant) remonte à la période pré-universitaire européenne dès le 13^e siècle. Du formel et du non formel y étaient bien entendu également présents, et mentionner ce point souligne l'existence des liens consubstantiels, depuis toujours sans doute, entre éducation et voyage, l'invention du tourisme moderne – qui intéresse légitimement et à propos le livre - ne faisant que confirmer en plusieurs circonstances une constante éducative bien connue des historiens de l'éducation. Le déplacement physique inhérent aux voyages et au tourisme (sauf peut-être pour le *Voyage autour de ma chambre* de Xavier de Maistre, mais, même là, les vertus imaginaires de déplacements ultra-restreints semblent

opérer tout de même), est souvent le compagnon du déplacement intérieur, interne, plus mental, dû aux apprentissages, en cet inévitable « dépaysement de soi » s'il y a véritable apprentissage.

Le livre appuie à plusieurs reprises sur le fait qu'il est difficile de saisir l'objet qu'il s'est donné, les apprentissages informels (généralement, où que ce soit, mais ici dans le tourisme), tant leur nature est d'être imbriquée dans ce qui est vécu. Ils sont difficilement visibles et quantifiables, en dehors, est-il précisé, de ce qui relèverait d'activités planifiées pour être supposément facilitatrices d'apprentissages : excursions, conférences, jeux, diverses animations. De fait, c'est l'endroit où de l'autoformation se déploie, que l'on est généralement malhabile à repérer (et pour cause, elle ne répond pas toujours aux grilles d'observations prévues). Lisant des travaux centrés sur l'apprentissage informel, et même, plus largement, sur l'apprentissage en général, on est souvent frappé au-delà bien entendu de l'intérêt qu'ils suscitent, par le fait, à de rares exceptions près certainement, qu'il est considéré implicitement, cela allant de soi en quelque sorte, que ce qui est supposé avoir été appris sera retenu. S'autorisant pour un instant un pas de côté de quelques lignes dans cette recension, on remarquera que c'est là un débat de fond quand il s'agit d'apprentissage, donc, aussi, de mémorisation, autant que possible à moyen et long termes. Généralement les études sur les apprentissages – informels ou non - ne se préoccupent pas beaucoup de cet aspect des choses, liés à la durée, à l'après de l'apprentissage. Et rien ne dit si un apprentissage informel échappera aux règles (s'il en est) de la mémoire et de l'oubli de ce qui a peut-être été jugé comme appris. Cependant, comme le livre met l'accent sur la présence du corps dans le tourisme (l'« apprentissage par corps »), on pourrait renouveler la question sous cet angle : l'apprentissage par corps engendre-t-il les mêmes conséquences en termes de mémorisation que l'apprentissage par cœur ? (à moins que de poser l'hypothèse plus radicale que l'apprentissage et la mémoire ont toujours affaire avec le corps, bien au-delà du neurone et des synapses – qui d'ailleurs font partie intégrante du corps, mais n'allons pas plus loin...). Le fait que ce qui est supposé avoir été appris de cette façon, par corps (ce dont Gilles Brougère rend bien compte en évoquant sa présence physique à Mycènes dans le dernier chapitre), et, grâce au tourisme, dans un autre lieu que l'espace de vie habituel, viendrait-il changer un tant soit peu les conditions de la qualité non seulement de l'apprentissage, mais aussi, chose importante tout de même, de sa mémorisation ?

L'intérêt porté par le livre aux apprentissages dans le tourisme social (dans la tradition de l'éducation populaire, avec par exemple un organisme comme Tourisme et travail), met en relief les apprentissages dans des dispositifs de vacances pensés par l'éducation populaire à des fins éducatives. Il est constaté (Chap 3 : « Tourisme et travail : un projet touristique militant et son appropriation par des usagers », de Sylvain Pattieu) un important décalage entre ce qui a pu être souhaité par l'éducation populaire, à savoir un enrichissement culturel par une éducation « hors les murs » grâce à des échanges, des débats, des rencontres avec des « travailleurs » évoquant leur travail et ses problèmes, décalage, donc, avec ce qu'il en fut de l'accueil de telles initiatives par le public concerné, davantage porté à la distraction proposée par la cadre vacancier. D'une certaine façon, le loisir, les vacances, plutôt que la combattre, semblent venir renforcer l'aliénation que dénonce l'éducation populaire, qui, du coup, est elle-même prise, avec ses centres de vacances, dans une sorte de mouvement général conformiste intégrant des logiques commerciales

venues d'ailleurs, ce à quoi il conviendrait d'ajouter de la part des résidents un désir de détente, de ne rien faire, de rompre avec les domaines du quotidien (Chap 1 : « "Ces familles-là ne savent pas ce que c'est que les vacances". Discours et représentations du tourisme social », de Giulia Fabbiano). L'émancipation chère à l'éducation populaire paraît se heurter à de la « normalisation populaire ». A tel point qu'il devient possible selon l'auteure de se demander si en fait le projet explicite de l'éducation populaire, derrière les vœux éducatifs et la découverte culturelle, n'était pas d'apprendre collectivement le tourisme aux classes moyennes et ouvrières, « produisant » ainsi, involontairement, une clientèle nouvellement formée au tourisme pour les entreprises touristiques commerciales (p.20). De la dissidence touristique potentielle aurait été annihilée dans l'œuf, au profit (dans tous les sens du terme) de la norme touristique, et même de la norme sociale, plus largement.

Cette évocation du versant loisirs de l'éducation populaire est importante en une période où ce type d'éducation se réclamant d'une alternative émancipatrice semble connaître des tentations ici et là de renouvellement après son trop fréquent fourvoiement dans la norme politique et culturelle à la fin du siècle dernier. L'éducation populaire traverse une période de marasme indéniable, conséquence d'une perte de repères et signe d'un besoin de se réinventer, y compris dans le loisir ou le tourisme/voyage, en n'oubliant pas cette fois sa dimension historique d'éducation politique émancipatrice. Le livre montre une éducation populaire, en sa déclinaison « loisir et tourisme », prise dans les filets du marché et de la consommation, en contradiction avec ses idées fondatrices : démocratisation culturelle et développement de la citoyenneté. Cette partie « tourisme » de l'éducation populaire, insuffisamment scrutée habituellement, correspondrait à la normalisation que vit l'éducation populaire en de très nombreux endroits, mais il en est d'autres, plus dynamiques, porteurs de germes de renouvellement à défaut de vraie novation. Le livre ne peut s'y attarder, mais nul doute que dans ce renouveau se trament aussi nombre d'apprentissages informels.

Plusieurs articles entraînent le lecteur vers d'autres espaces-temps du tourisme, vers des apprentissages différents de la pratique touristique elle-même, où s'apprend autre chose qu'être touriste. C'est ainsi que nous prenons conscience, entre autres, de l'importance de la convivialité, des rencontres, des conversations qu'elle suscite, choses fréquentes sur les lieux de vacances. Hélène Bézille (Chap 6 : « Vacances, convivialité et écoformation ») décrit une expérience dans un centre de séjour et les occasions de rencontres qu'elle permet, entre des personnes qui ne se rencontreraient pas autrement dans leur quotidien, avec ce que cela sous-entend d'apprentissages informels des codes sociaux d'autrui, par exemple ceux du handicap ou de la pauvreté. Familial souvent, ce type de séjour, grâce à l'altération de la rencontre inhabituelle, induit, sinon des apprentissages, au moins la découverte d'autres possibilités/modalités du « faire famille » que la sienne propre (Chap 5 : « Des familles et des vacances – Question d'éducation familiale », de Nathalie Roucoux et Denis Adam). C'est l'apprentissage d'un peu d'étrangeté par rapport à ce que l'on vit chez soi, qui pourra demeurer anecdotique, mais pourra aussi, par mimétisme, rejallir sur ses propres pratiques domestiques, par exemple sur la relation parents-enfants. Apprentissage informel qui aurait directement affaire, d'une façon ou d'une autre, avec l'éducation prise au sens large, et pas seulement l'éducation au tourisme.

En plusieurs endroits le livre suggère une réflexion théorique sur les façons d'approcher l'objet « apprentissage en situation touristique ». Avant tout la participation (de fait, plusieurs articles sont issus de participations observantes), puisque c'est par son intermédiaire que les manifestations imperceptibles de l'informel seront vécues/décelées.

La participation à des activités « réelles », non reconstituées pour le touriste, sont vues comme importantes, et seules à être pourvoyeuses d'informations solides, ainsi que le montre le chapitre 7 : « Etre là. Les voyages au pays d'origine des familles harkies entre expérience mémorielle et situations d'apprentissage », de Giulia Fabbiano. Ne pas seulement observer, mais participer aux activités authentiques, à moins que de se résoudre à ce qu'elles deviennent du spectacle pour touriste, une « représentation » d'activités données comme authentiques, mais reconstruites et adaptées afin que le touriste puisse s'y adonner. On notera qu'avant l'arrivée du tourisme de masse, l'authentique est soupçonné de déjà se transformer sous l'œil de l'observateur ethnologue, qui doutera de ce qu'on lui montre. C'est le cas du Michel Leiris de *L'Afrique Fantôme* (1948), qui se demande si tel sacrifice effectué devant lui n'est pas en fait une supercherie, en dépit de son désir de participation. Roublardise, résistance de l'habitant, voire sens de l'humour par rapport au dessein d'apprendre d'autrui, à son désir de « toucher », de participer. Y aurait-il, aussi, quelquefois, de la part des acteurs du lieu visité, une forme d'apprentissage d'un comment résister aux volontés d'apprentissage des touristes ? En de nombreux cas, l'ethnologue lui-même serait-il un peu comme le touriste, qui ne peut jamais être absolument certain de l'authenticité de ce qui lui est présenté, à moins que d'en avoir une solide connaissance préalable ? Ainsi il n'y aurait pas que le monde du tourisme et le monde qui génère le tourisme (p. 26), mais aussi, se dit-on, le monde de résistance que génère, en réaction face à lui, le tourisme.

Le livre propose donc de nombreuses pistes de réflexions sur cette thématique du tourisme et de ses apprentissages, et six points d'entrée, en forme de synthèse des idées développées, sont répertoriés dès l'introduction : 1°) la pratique touristique fait l'objet d'apprentissages plus implicites qu'explicites ; 2°) quand ils sont explicites, ils ont tendance à être détournés, qu'il s'agisse d'objectifs de l'éducation populaire ou de normalisation de populations considérées en difficulté ; 3°) les pratiques touristiques n'apprennent pas qu'à être touriste et ouvrent d'autres apprentissages (rencontres, conversations, excursions, mise à l'épreuve du corps) ; 4°) le « guidage » (dans le formel et dans l'informel) est un des supports essentiels de l'apprentissage ; 5°) L'apprentissage semble s'appuyer sur la participation et l'exploration, la seconde permettant d'aller au-delà d'apprendre du tourisme ; 6°) Le tourisme met en évidence l'importance du corps, il renvoie à la situation *in situ* ;

J'ajouterai un dernier point, qui, s'il n'est pas abordé comme tel de front dans le livre, y est néanmoins omniprésent, entre les lignes. Il s'agit des apprentissages existentiels des personnes en situation de tourisme. Le livre en a conscience bien entendu, mais sans aller jusqu'à y consacrer une partie ou un chapitre entier. Ainsi est-il bien précisé que dans les vacances rien n'est nécessaire, il s'agit de trouver en soi-même les raisons de se livrer à des activités, en un apprentissage d'un non-contraint qui renvoie à l'intérêt, à l'engagement personnel (p. 22). Autrement dit, les vacances renverraient le vacancier à lui-même, à ce qu'il est, ce qu'il aime, ce qu'il devient. Tout voyage, tout moment de tourisme plus généralement, contient pour le

touriste une dimension le revoyant à lui-même, y compris quand dans le centre de vacances les activités proposées, guidées ou pas, ne lui permettent guère d'être en état de vacance, dans le sens de la vacuité, celle qui facilite les retours sur soi. Peut-être même dans de nombreux cas (y compris parmi ceux étudiés par le livre) la vacance, si précieuse existentiellement, doit-elle être gagnée, arrachée aux vacances. Entreraient dans cette catégorie de l'existentiel, pour en rester là, les émotions, les rêveries et émerveillements profonds (paysages, rencontres, phénomènes météorologiques, voute étoilée de l'autre hémisphère, etc.), autres, nouveaux, inédits, puissants, qu'on ne rencontrera plus, nés du déplacement/dépaysement/voyage. Joies inconnues, à apprivoiser en fonction des tempéraments, qui ne forment plus seulement dans de l'apprendre, mais aussi et surtout dans du ressenti, qui nous rend différent de ce que l'on était avant. Ce qui ne laisserait pas de côté la dimension du tragique formateur, qui parfois fait irruption dans le tourisme/séjour, guidé ou mal guidé, voire laissé à lui-même. Vient à l'esprit l'épave du Concordia, image d'un tourisme « sur le flanc », apocalyptique (la photographie de couverture du livre, pont d'un bateau face à des terres du grand nord ou du grand sud, ne peut qu'y faire songer), les prises d'otages, les attentats, sans oublier, sur le plan de la fiction crédible, le film *Casque bleu*, cet hôtel plus ou moins centre de vacances brusquement pris dans une guerre ressemblant à celle du Kosovo ou d'un ailleurs similaire. Situations touristiques, là aussi, où la nature existentielle de ce qu'elles laissent advenir (et qui n'advierait pas sans elles, sans un déplacement/voyage dans les lieux concernés), est pourvoyeuse de changements de soi profonds, qui ne sauraient être ramenés, on le sent, à du quantifiable, du clairement visible, du formel, mais qui sont indéniablement, après l'évènement, désormais inscrits dans ce que l'on est devenu. Si nous avançons existentiellement dans nos vies chaque jour, où que l'on soit, il en va de même dans le tourisme, moments importants de notre grand tour de vie. La rencontre du tragique, toujours informelle par définition parce que non annoncée dans le tourisme-loisir par une quelconque préparation, est un type d'altérité, de dérangement, qui n'est pas censé s'y trouver, mais qui est lui aussi formateur, tout autant que les plaisirs qui peuvent s'y rencontrer, fort heureusement.